

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

49200



LA
LITTÉRATURE ALLEMANDE
AU MOYEN AGE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

GOETHE, SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS : Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, Lavater, la jeunesse de Gœthe; 2^e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

GOETHE ET SCHILLER : la littérature allemande à Weimar, la jeunesse de Schiller, l'union de Gœthe et de Schiller, la vieillesse de Gœthe; 2^e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

TRISTAN ET ISEULT : poème de Gotfrit de Strasbourg, comparé à d'autres poèmes sur le même sujet. 1 vol. in-8. 3 fr.

LA
LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU MOYEN AGE

ET LES ORIGINES DE L'ÉPOPÉE GERMANIQUE

PAR

A. BOSSERT

Professeur de littérature étrangère
à la Faculté des lettres de Douai

Ouvrage couronné par l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

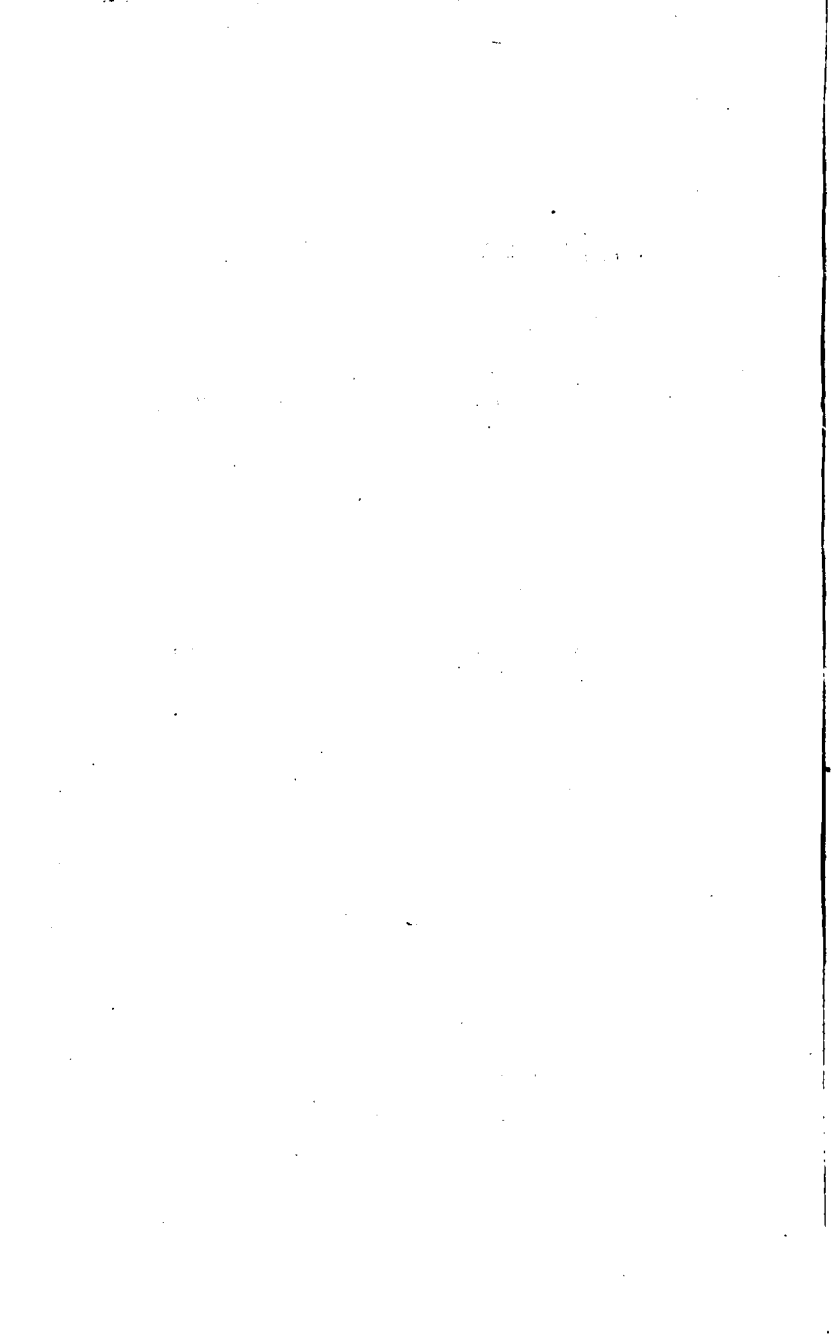


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882





PRÉFACE

Ce volume et les deux autres qui en forment le complément naturel ¹ sont le résultat d'un cours qui a été fait à la salle Gerson dans les années 1867-70. En les republiant aujourd'hui, je n'ai cru devoir y faire aucun changement important. Encore moins m'a-t-il semblé que le choix du sujet, ou les principes qui ont déterminé la méthode, avaient besoin de justification.

Il y a deux manières de traiter les littératures étrangères, comme il y a deux manières de voyager en pays étranger. Les uns, en voyageant, savent ouvrir leur âme à des impressions nouvelles; les autres ne se déplacent que pour se souvenir à chaque pas des lieux qu'ils ont quittés.

1. *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains. — Gœthe et Schiller.*

Voyager, a dit en ce sens Mme de Staël, est le plus triste plaisir de la vie.

Ce qu'on cherche le plus souvent dans les littératures étrangères, ce sont des rapports avec la littérature française. On s'attache de préférence à ce qui a quelque affinité avec notre manière de penser et de sentir. On surfait les œuvres d'imitation ou de transition; on méconnaît l'originalité, ou on la taxe de mauvais goût. On est moins dépaycé, mais on rétrécit soi-même arbitrairement le cercle des informations.

A un autre point de vue, la littérature française n'est elle-même qu'une face de la littérature européenne. Elle arrive à son heure, ou à ses heures, dans le développement de la pensée moderne. Après avoir régné sur la société chevaleresque du moyen âge, elle cède le pas à la littérature italienne et espagnole; puis elle donne encore une fois, au xvii^e siècle, à l'Europe entière, la mesure de l'élégance et du goût. Mais, si elle a étendu deux fois son influence au delà de ses frontières, c'est qu'elle a mis deux fois son empreinte sur la civilisation commune du monde chrétien.

L'antiquité classique, la tradition germanique, le christianisme, ces trois éléments dont s'est

formée la civilisation moderne, se transmettent dans des combinaisons diverses d'un siècle à l'autre. Le même fonds d'idées se traduit tour à tour dans toutes les littératures, avec la nuance particulière de chaque langue, avec le tour d'imagination qui convient à chaque ciel. L'harmonie de l'ensemble se révèle au spectateur éloigné qui embrasse du regard toutes les parties du tableau ; mais, dans cette vue générale, les grandes œuvres se détachent seules, et le sceau de la grandeur, en littérature, c'est l'originalité.

La littérature allemande a trouvé son originalité le jour où elle s'est détachée de la France. On imagine difficilement une période littéraire d'une stérilité plus complète que le xvii^e siècle allemand ; c'est une vaste lande aride. Notre sentiment national peut être flatté de voir une nation voisine se renfermer si longtemps dans la lecture de nos grands écrivains ; mais, pour l'historien qui veut s'instruire, il n'y a rien là qui soit digne d'attention. Lessing, dans son hostilité contre la France, est plus intéressant que ses prédécesseurs dans leurs obscurs plagiats : mieux vaut un grand esprit qui nous contredit qu'un faux disciple qui nous comprend mal.

Nous aurions pardonné à Klopstock et à Les-

sing leurs attaques passionnées, si un conflit plus récent et qui s'est produit dans un autre ordre de faits ne nous avait blessés plus douloureusement. Les grands noms qui éclairent la seconde moitié du xviii^e siècle allemand nous étaient devenus familiers. Goëthe, Schiller, Herder, étaient entrés, à côté de Dante et de Shakespeare, dans notre Panthéon littéraire, élargi et généreusement ouvert aux esprits originaux de toutes les nations. Nous avons même cru un instant que, dans la guerre que l'Allemagne nouvelle nous déclarait, nous avions pour nous l'Allemagne d'autrefois. Illusion dangereuse, parce qu'elle tendait à nous faire voir, dans l'avènement politique de l'Allemagne, un pur accident, et non le résultat d'une évolution nécessaire. Or tout le passé nous enseigne que la force morale engendre la force matérielle. L'Italie est le seul exemple, dans l'histoire moderne, d'une nation qui, ayant régné dans le domaine intellectuel, soit restée condamnée à l'impuissance pratique; mais les causes de cette exception sont connues. L'Allemagne politique est sortie de l'Allemagne philosophique et littéraire avec une logique inexorable. Se laisser persuader le contraire, ce serait se consoler par une chimère que

le premier vent d'orage dissiperait sans pitié. On se relève plus facilement d'une défaite que d'une erreur, et la pire conséquence de notre humiliation momentanée serait de fausser en nous le sens historique.

Ce sont Luther, Goëthe, Hegel qui ont fait l'unité allemande; ce sont eux qui en garantissent la durée, car ils lui ont donné à l'avance une base morale : architectes inconscients d'un édifice dont d'habiles manœuvres leur ont dérobé le plan. S'il leur avait été donné d'assister à l'évolution politique du XIX^e siècle, s'imaginait-on qu'ils auraient méconnu les conséquences de leur œuvre? Il est probable, au contraire, qu'ils auraient trouvé dans leur esprit cosmopolite mille raisons de croire que le triomphe de leur pays constituait un progrès pour l'humanité.

Progrès ou non, le fait existe. Nous n'avons pas su le prévenir; ce qui nous reste à faire, c'est de le comprendre. L'Allemagne s'est élevée par un effort d'intelligence et d'abnégation, et c'est par le même chemin que la France reprendra son rang. « Sans le sérieux, dit Goëthe, rien n'est possible dans la vie. » Au reste, nulle époque ne fut jamais plus favorable que la nôtre aux entreprises du génie. La science historique

a ouvert devant nos yeux un champ immense; ses découvertes, auxquelles toutes les nations ont contribué, sont éparses dans le monde. Les réunir, les grouper, en faire la synthèse, sera sans doute la tâche des générations prochaines; et il est permis de croire que la France y appliquera cet esprit net et mesuré qui est resté le plus profond et le plus impérissable de ses instincts. Ce qui est certain, c'est que la grandeur d'une nation dépendra toujours de la part qu'elle apportera à l'avancement général de la culture humaine.

Août 1882.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

CHAPITRE XVI

WALTHER DE LA VOGELWEIDE

Le groupe lyrique des *minnesinger*. Chanteurs ambulants et chevaliers poètes. Collections manuscrites. — Poètes de la fin du douzième siècle ; Ditmar d'Ast et Frédéric de Hausen. La poésie *courtoise* de Reimar le Vieux. — Walther de la Vogelweide. Intérêt historique de ses poésies. Son séjour à la cour d'Autriche. Ses relations avec les empereurs et en particulier avec Frédéric II. Ses satires contre la papauté. Sa croisade. Ses poésies élégiaques. — Walther dans la légende populaire. La *Lutte des chanteurs à la Wartbourg*.

Les *minnesinger* se partagent, d'après les genres, en deux groupes : les épiques et les lyriques, les conteurs et les chanteurs. La poésie narrative atteignit avec Gotfrit de Strasbourg son plus haut point d'éclat. Après lui, c'est-à-dire après l'année 1230 à peu près, elle ne fit plus que déchoir ; elle se perdit en imitations de plus en plus faibles, en compilations de plus en plus verbeuses et emphatiques. Même parmi les poètes de la meilleure époque, nous n'avons considéré que ceux qui se distinguaient par un talent réel ; mais c'est précisément un des caractères de cette époque que la grande quantité d'ou-

vrages qui se produisirent dans un espace de temps assez restreint et qui témoignent, sinon d'une puissante originalité, du moins d'une activité littéraire peu commune.

Les relations que les guerres continuelles, les alliances féodales, les croisades surtout, établissaient entre les différents pays, venaient en aide à cette activité. En Allemagne, on était avide de manuscrits français. Les seigneurs amis des lettres les recherchaient avec empressement et les faisaient traduire par leurs vassaux ou leurs poètes de cour. C'est ainsi que le *Lancelot* d'Ulric de Zazikhoven fut composé d'après un manuscrit qu'un seigneur de Morville, compagnon de Richard Cœur de Lion, avait laissé aux mains du landgrave Hermann de Thuringe. Des ménestrels français voyageaient en Allemagne. Souvent aussi, un chevalier ou un page, engagé au service d'un seigneur allemand, fournissait par ses récits un sujet de poème. Ainsi Wirnt de Gravenberg mit par écrit les aventures de Wigalois après les avoir apprises de la bouche d'un écuyer français. Si l'on songe que les armées qui se dirigeaient sans cesse vers l'Orient étaient composées d'hommes de tous pays, et que ceux qui revenaient de Terre sainte ne rentraient pas toujours dans leur patrie, on concevra que ces sortes d'échanges aient dû être fréquents, malgré la difficulté matérielle des moyens de communication.

Ce qui donne la plus grande idée du mouvement littéraire en Allemagne au XIII^e siècle, c'est le déve-

loppement de la poésie lyrique. Une riche collection de chansons des *minnesinger* est arrivée jusqu'à nous : toutes plus ou moins œuvres de hasard inspirées par le moment, fruits d'un heureux caprice que la réflexion mûrissait quelquefois. On voyait partout des chanteurs ambulants. Leur vielle suspendue à leur épaule, légers d'humeur et plus légers de bourse, ils allaient, répétant quelque refrain, d'une ville à l'autre, recueillaient en passant l'obole du bourgeois, mais s'arrêtaient surtout dans les demeures seigneuriales. Se présentaient-ils devant un château, de jour, de nuit, toujours la porte s'ouvrait ; car il était déshonorant de renvoyer un chanteur. Si la société était peu courtoise, ils ne demandaient qu'un gîte et repartaient le lendemain, non sans égayer par quelque chanson le réveil du maître. Les recevait-on au milieu d'une fête, c'était pour eux une aubaine : ils s'en retournaient comblés de présents et la tête remplie de joyeuses inspirations pour des chansons nouvelles. Parfois aussi, il leur arrivait de mettre trop de vérité dans leur chant et d'émouvoir, par quelque peinture du printemps ou de la *minne*, le cœur d'une châtelaine : là était le danger, et plusieurs d'entre eux ont cruellement expié le tort d'avoir porté leurs vœux trop haut.

Le chanteur subissait un apprentissage pour la partie matérielle de son art. Il s'attachait à un maître, comme l'écuyer au chevalier, le suivait dans ses voyages, apprenait de lui les mélodies en vogue, les chansons connues et aimées. Du jour où il était

assez sûr de sa voix et de son instrument pour se présenter seul devant une assemblée, il avait conquis son indépendance. Alors il luttait d'adresse avec ses compagnons, semblable au chevalier qui disputait le prix en champ clos. Mais tous les poètes n'étaient pas des chanteurs de profession. Des seigneurs chantaient, dans l'unique but de célébrer leurs dames, ou parce que, dans la vie joyeuse qu'ils menaient, la poésie prenait naturellement sa place. Dans la famille des Hohenstaufen, qui occupa le trône impérial pendant la période la plus brillante des *minnesinger*, il était presque de tradition que l'on fût poète. Les deux Frédéric, l'empereur Henri VI, le jeune Conradin, cultivaient la *gaie science*, comme on disait dans le langage des troubadours : car troubadours et trouvères eux-mêmes ne manquaient pas et mêlaient quelques notes françaises à ce concert dont les échos se répondaient de château en château à travers toute l'Allemagne.

Les poésies des *minnesinger* se transmettaient surtout de vive voix. Un grand nombre de ces poètes ne savaient ni lire ni écrire. Ce n'était pas toujours un mal : les pièces qui avaient quelque valeur se gravaient seules dans la mémoire, en attendant qu'elles fussent recueillies et mises par écrit. Il se trouva bientôt des amateurs passionnés qui firent collection de poésies intéressantes. Ainsi se formèrent les manuscrits, où les œuvres de différents auteurs sont réunies et mêlées à des pièces anonymes.

Vers la fin du XIII^e siècle, un conseiller de Zurich,

Roger Manesse, se mit à rassembler par toute l'Allemagne les chants des *minnesinger*. Il les prit soit dans la tradition orale, soit dans des recueils antérieurs. Lui et son fils les copièrent de leur main ; et ce qu'ils mirent dans leur travail de soin, d'attention et de persévérance, il suffit d'y jeter un regard pour s'en convaincre. Car on pense que ce travail n'est autre que le manuscrit aujourd'hui connu sous leur nom et qui passa, pendant la guerre de Trente ans, de la bibliothèque de l'Électeur palatin, dans la grande bibliothèque de Paris. Ce qui montre combien la littérature des *minnesinger* était riche, c'est que d'autres manuscrits moins importants contiennent un nombre considérable de pièces qui avaient échappé aux recherches patientes des deux archéologues de Zurich¹.

La poésie lyrique est très ancienne en Allemagne. Dès le milieu du XII^e siècle, on rencontre quelques *minnesinger*. Disons un mot de ces premiers bégaiements de la muse chevaleresque.

1. Von der Hagen, *Minnesinger, deutsche Liederdichter des XII. XIII und XIV. Jahrhunderts*; quatre parties, Leipzig, 1838. Les deux premières parties contiennent la collection de Manesse ; la troisième, la collection du manuscrit d'Iéna et des poésies empruntées à d'autres manuscrits, notamment à ceux de Heidelberg et de Weingarten. La quatrième partie contient les biographies des poètes. — Les manuscrits de Weingarten et de Heidelberg ont été publiés séparément par Franz Pfeiffer : *Die Weingartner Liederhandschrift*, Stuttgart, 1843 ; — *Die alte Heidelberger Liederhandschrift*, Stuttgart, 1844. — Le premier de ces deux manuscrits, qui appartenait autrefois au couvent des bénédictins de Weingarten, se trouve depuis 1810 dans la bibliothèque des rois de Wurtemberg.

Il faut citer, comme l'un des plus anciens poètes connus de l'Allemagne, un seigneur de Thurgovie, nommé Ditmar d'Ast, qui procède directement du chant épique. Ses poésies sont de petites peintures d'un contour très précis. Les sentiments y sont délicatement exprimés, quelquefois relevés par une image, développés dans un court dialogue. Le ton populaire y domine : nulle trace de raffinement ni de recherche. Même simplicité dans la forme : le plus souvent la rime plate, parfois de simples assonances.

Voici, comme exemple, un petit dialogue, un de ces chants du matin (*Tagweisen*) qu'on rencontre fréquemment chez les *minnesinger* :

« Dors-tu, mon bel ami? Déjà l'oiseau qui se balance sur la branche annonce le jour. — Je sommeillais doucement : pourquoi m'appelles-tu, enfant? Amour sans peine n'existe pas ; mais ce que tu commanderas, je le ferai. — La dame se prit à pleurer : — Ton coursier t'attend : je resterai seule. Quand reviendras-tu? Toute joie, avec toi, s'en va¹. »

Après Ditmar d'Ast, voici un chevalier que peut-être sa vie errante rendit poète : c'est Frédéric de Hausen. Il accompagna l'empereur Frédéric I^{er} en Italie et y composa quelques chansons. Ayant passé les Alpes, il se souvint de sa dame et lui dédia cette strophe :

1. *Slávestu, vriedel ziere?.....* Von der Hagen, *Minnesinger*, tome I^{er}.

« Je croyais lui être bien étranger, et maintenant je voudrais vivre près d'elle. Je sens maintenant combien l'éloignement fait souffrir. Il est donc vrai que j'aimais? Si je pouvais retourner vers le Rhin, j'y trouverais peut-être quelque bonheur; j'y entendrais peut-être une parole que jamais je n'ai entendue de ce côté-ci des monts ¹. »

Le poète revint dans sa patrie, mais bientôt il partit pour la croisade, et il y mourut, victime de son audace belliqueuse. Dans un des premiers combats qui furent livrés en Asie Mineure, son cheval s'abattit et écrasa le cavalier. La douleur fut si grande dans l'armée, dit une chronique, que le combat fut interrompu et que les croisés se retirèrent dans leur camp. La plupart des poésies de Frédéric de Hausen ont été composées en Italie ou en Asie : ce sont de lointains souvenirs de la patrie.

A mesure que nous avançons vers le XIII^e siècle, la poésie amoureuse, le genre préféré des *minnesinger*, prend plus d'importance. Nous connaissons déjà l'un des principaux représentants de cette poésie, Henri de Veldeke. Il faut placer à côté de lui son contemporain, Reimar le Vieux, qui jouissait d'une autorité presque égale, et que Gotfrit de Strasbourg célèbre comme le véritable créateur de la poésie lyrique en Allemagne ². Nous avons quelque

¹ *Ich wande ir é vil verre stn... Minnesinger, tome I^{er}.*

² Il est vraisemblable que le poète de Haguenau (*von Hagenouwe*) dont il est question dans le *Tristan* (vers 4772 et suiv.) n'est autre que Reimar le Vieux.

peine à comprendre aujourd'hui l'admiration de Gotfrit ; mais il faut considérer que la poésie de Reimar, presque toute consacrée à l'expression d'un seul sentiment, paraissait moins monotone à ses auditeurs, qui vivaient en pleine courtoisie chevaleresque.

Reimar passa la plus grande partie de sa vie à la cour brillante des ducs d'Autriche. Il prit part à une croisade ; mais le souvenir de sa dame ne le quitta pas en Terre sainte.

« Le jour où je pris la croix, dit-il, je voulus retenir mes pensées, comme il convenait au signe sacré que je portais sur mes vêtements. J'espérais les affermir en Dieu, si bien qu'elles seraient à jamais vouées à son service. Mais voici qu'elles se montrent rebelles et veulent être libres comme autrefois¹. »

Le poète supplie alors la sainte Vierge de l'aider à diriger ses pensées vers le but sacré qu'il leur assignait. Encore faut-il qu'elle ne les tienne pas trop en laisse, mais qu'elle leur permette d'aller de temps en temps vers la bien-aimée, et qu'elle les rappelle aussitôt. Reimar composa un chant sur la mort du duc Léopold d'Autriche ; mais il mit ses plaintes dans la bouche d'une dame, tant il est vrai que la courtoisie était alors la forme obligée de toute poésie. Pour trouver à la fois plus de variété et de vigueur, il faut que nous arrivions au poète qui

1. *Des tages, do ich das kriuze nam....Minnesinger*, tome I^{er}.

apprit de Reimar l'art du chant, à Walther de la Vogelweide.

Une légende se rattache à ce nom de *Vogelweide*, qui désigne un lieu verdoyant, rendez-vous des oiseaux ¹. On voyait encore au XIV^e siècle, dans le cloître de la cathédrale de Wurzburg, une tombe qu'un tilleul couvrait de son ombre. Aux quatre coins de la pierre horizontale étaient creusées des cavités que les moines et les habitants remplissaient régulièrement d'eau fraîche et de grains. Le lieu était le rendez-vous des oiseaux qui hantaient les galeries du cloître et qui venaient boire l'eau et manger les grains. Une chronique manuscrite de la ville de Wurzburg rapporte que le poète Walther était enterré là ; et il avait ordonné par testament que les oiseaux qu'il avait aimés et chantés pendant sa vie fussent nourris sur sa tombe. Plus tard, ajoute la même chronique, le chapitre de la cathédrale transporta le legs sur le couvent même, et fit convertir les grains destinés aux oiseaux en gâteaux de farine blanche que l'on distribua aux chanoines le jour anniversaire de la mort du poète. Aujourd'hui, la pierre a disparu ; elle a été remplacée par un modeste monument, où l'on a rétabli l'ancienne inscription :

« Walther, toi qui t'appelas, pendant ta vie, la Pâtüre-aux-oiseaux, — tu mourus, fleur d'éloquence,

1. Littéralement, la *Pâtüre-aux-oiseaux*.

bouche de sagesse! — Afin que ta vertu soit récompensée de l'auréole des bienheureux, — que celui qui lit cette inscription dise : Seigneur, aie pitié de lui ! »

Ainsi Walther de la Vogelweide avait sa légende au moyen âge ; ce n'était donc pas un poète ordinaire. L'imagination d'un peuple ne s'intéresse qu'aux hommes qui ont par eux-mêmes quelque grandeur. Et, en effet, Walther peut être considéré à plus d'un titre comme le chef du groupe lyrique des *minnesinger*. Il chanta d'abord, comme ses contemporains, les fleurs, les oiseaux, le printemps, l'amour ; mais il les chanta avec plus de vérité. Les sentiments intimes prirent chez lui une expression moins vague et plus personnelle. En même temps, il élargit l'horizon poétique. Quittant le cercle étroit où s'alanquissait la muse des *minnesinger*, il observa le monde où il vivait, il s'intéressa au sort de sa patrie. Il osa demander compte aux empereurs et aux papes de ce qu'ils faisaient pour le salut de l'empire et de la chrétienté. Enfin, il donna plus d'importance à la satire qu'à l'élogie, et, le premier, il jeta une note énergique dans la molle harmonie des *chantres d'amour*.

La plupart des *minnesinger* sont à peine de leur temps. Ils ont à peine un souvenir pour les malheurs

1. *Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
Qui flos eloquii, qui Palladis os, obiisti.
Ergo, quod aureolam probitas tua possit habere,
Qui legit, hic dicat : Deus, istius miserere!*

publics. Et pourquoi s'en inquiéteraient-ils? La nature en est-elle moins belle, et les tournois moins brillants? Avec Walther, au contraire, on est en présence de toutes les grandes questions qui agitaient le siècle. C'était l'époque où les Guelfes et les Gibelins se combattaient en Allemagne et en Italie, les premiers soutenant la papauté, les seconds défendant le parti impérial. Les papes suscitaient aux empereurs des ennemis en Allemagne, pour les éloigner de l'Italie; les empereurs, de leur côté, entretenaient les discordes des villes italiennes, pour empêcher les papes d'intervenir dans les affaires de l'Allemagne. Les armées impériales ne cessaient de franchir les Alpes, les papes ne cessaient d'excommunier les empereurs, et, de la Baltique à la mer de Sicile, tout prenait parti dans la querelle; car il s'agissait, au fond, d'une question où était engagé l'avenir de la société moderne. Il était naturel qu'un poète animé de sentiments patriotiques élevât la voix, soit pour louer, soit pour blâmer, selon que les événements lui semblaient favorables ou contraires à la cause qu'il défendait.

Sous Frédéric Barberousse, l'empire parut un instant devoir triompher. Le parti guelfe était vaincu en Allemagne; le duc Henri le Lion était dépossédé de la Bavière; la papauté elle-même avait consenti à une trêve. A la splendeur déployée par les princes de la maison de Souabe, on pouvait croire que le nouvel empire romain allait enfin être une réalité. Frédéric se voyait entouré de la plus brillante no-

blesse des États allemands ; ses tournois étaient renommés dans toute l'Europe ; et, lorsqu'il mourut en Orient, le peuple l'immortalisa dans la légende.

A la mort de son fils Henri VI, les déchirements commencèrent. Deux compétiteurs se disputèrent l'empire. Le pape se déclara d'abord pour Otton de Brunswick, fils de Henri le Lion, moins à craindre pour Rome que son rival Philippe de Souabe, qui appartenait à la puissante famille des Hohenstaufen. Philippe fut assassiné ; Otton resta empereur. Aussitôt la politique du saint-siège fut changée. Innocent III excommunia son ancien protégé ; la guerre recommença. La papauté fut un instant l'alliée du parti gibelin ; Frédéric II, petit-fils de Barberousse, s'éleva avec l'appui de Rome ; mais, à peine fut-il empereur, que les papes lui cherchèrent des ennemis en Italie et en Allemagne. Ainsi, deux fois, la papauté avait passé dans un autre camp. Deux empereurs avaient été tour à tour favorisés par le saint-siège, aussi longtemps qu'ils étaient peu redoutables, et frappés d'anathème dès qu'ils menaçaient de devenir forts. La conduite des papes était dictée par les intérêts de Rome ; mais le patriotisme allemand n'en était pas moins scandalisé des variations de la politique romaine ; et Walther se fit, dans plusieurs de ses poésies, l'interprète de l'indignation de ses compatriotes.

Walther fut successivement en rapport avec trois empereurs, Philippe de Souabe, Otton de Brunswick

et Frédéric II ; mais il fut toujours l'adversaire des papes. Nous allons le suivre à travers les événements de sa vie, en nous guidant d'après les seuls renseignements authentiques que nous ayons sur lui, c'est-à-dire d'après ses œuvres ¹.

Walther de la Vogelweide était un de ces poètes qui n'avaient d'autre ressource que leur art. On ne sait s'il était de naissance noble ou bourgeoise. Ce qui est certain, c'est qu'il se plaignait de sa pauvreté, et qu'il fut toute sa vie à la merci des seigneurs qui le faisaient vivre. On le trouve d'abord à la cour des ducs d'Autriche. Tout porte à croire qu'il eut pour maître Reimar le Vieux : il parle de lui avec admiration ; il déplore sa mort dans une pièce touchante. Le duc Frédéric tenait le poète Walther en grande estime ; mais le duc prit la croix et mourut en Palestine : le poète resta sans protecteur. Il lui sembla, dit-il, que la maison d'Autriche s'écroulait en ce jour. Il avait pensé y trouver un asile : il partit, comme on part pour l'exil. Il commença une vie errante, et, de château en château, ses voyages le conduisirent, dit-il, de l'Elbe au Rhin, et jusqu'en France et en Italie.

Il s'arrêta d'abord à la cour de Philippe de Souabe, qui était alors en guerre avec Otton de Brunswick, soutenu par le pape Innocent III. Voyant l'Allemagne se partager en deux camps, le poète s'indigna contre Rome, qu'il accuse de diviser la chrétienté.

1. *Walther von der Vogelweide, herausgegeben von Franz Pfeiffer*; 6^e édition; Leipzig, 1880.

« J'ai observé, dit-il, ce qui se passait dans le monde. J'ai écouté, j'ai regardé, ce qui se disait, ce qui se faisait. A Rome, j'ai entendu que l'on mentait, que l'on trompait deux rois l'un par l'autre. J'ai vu les prêtres se séparer des laïques, et il en est résulté la plus grande discorde qui ait jamais troublé l'humanité, et nos corps et nos âmes en ont également souffert. Les prêtres ont lutté avec ardeur ; mais les laïques avaient l'avantage du nombre. Alors les prêtres posèrent le glaive et prirent des armes sacrées. Ils lancèrent l'anathème, non contre ceux qui le méritaient, mais contre ceux qui leur déplaisaient. Les maisons de Dieu tombèrent en ruines ; et, du fond de la cellule d'un pauvre ermite, j'entendis sortir une plainte. L'ermite gémissait et criait vers Dieu : « Seigneur, le pape est trop jeune, sois en aide à la chrétienté ¹ ! »

En même temps, s'adressant à Philippe, le poète le conjure de mettre fin à la guerre civile et de faire respecter l'autorité impériale. — « Peuple allemand, s'écrie-t-il à la fin d'une strophe, où est la loi qui te gouverne ? Le moindre insecte reconnaît une autorité, mais tes honneurs sont déçus. Reviens de ton égarement ! Tes princes sont trop orgueilleux ; tes roitelets s'agitent trop. Philippe, pose la couronne sur ta tête, et qu'ils s'humilient devant toi ! »

Lui-même ne fit pas fortune à la cour du duc Phi-

1. *Ich sach mit mnen ougen... Pfeiffer, Walther von der Vogelweide.*

lippe de Souabe. Philippe manquait-il de générosité, de délicatesse? On est tenté de le croire en lisant une strophe que Walther lui adresse, et où il lui dit qu'il est bon de donner, mais surtout de donner avec grâce; il lui rappelle aussi le mot de Saladin qui pensait que la main des princes devrait être percée, afin que l'or s'en échappât sans qu'ils eussent besoin de l'ouvrir. Walther quitta Philippe de Souabe et se rendit à la cour de Thuringe, cour brillante, bruyante même, si elle ressemblait à la description qu'il en donne :

« Celui qui, par accident, serait malade des oreilles, qu'il évite la cour de Thuringe, s'il m'en croit, et s'il ne veut pas être assourdi tout à fait. Je m'y suis poussé, aussi bien que j'ai pu. Un convoi part, un autre arrive, le jour, la nuit : on s'étonne seulement qu'un homme y puisse faire entendre sa voix. Aussi, le landgrave est si généreux, qu'il dépense tout son avoir avec ses hôtes, nobles seigneurs, il est vrai, et dignes de toute considération. J'ai été témoin de son magnifique train de vie. Quand la mesure de bon vin vaudrait mille livres, jamais cependant, chez lui, la coupe d'un chevalier ne serait trouvée vide ¹. »

La cour des landgraves était le rendez-vous de l'Allemagne chevaleresque. Tout poète considérable y paraissait une fois dans sa vie, tout chevalier ve-

1. *Der in den ören siech von ungeschichte st...*

nait y rompre une lance. Walther n'y resta pas longtemps; il reprit ses voyages, sans trouver nulle part ce qu'il réclamait sans cesse : une demeure qui fût à lui, un lieu où il ne fût pas un étranger. En attendant, il continuait de suivre les affaires de l'Allemagne, et il recommandait, dans ses poésies, la concorde aux princes, la modération aux gens d'Église, et aux empereurs le maintien énergique de leurs droits.

Philippe de Souabe venait d'être assassiné. Otton de Brunswick fut reconnu par les princes allemands réunis à la diète de Francfort. Le pape Innocent III confirma l'élection; mais l'excommunication ne se fit pas attendre. Walther protesta et prit parti pour l'empereur excommunié.

« Seigneur pape, dit-il, je ne compromets point mon salut, car j'obéis à votre commandement. Nous vous avons entendu, devant toute la chrétienté, nous prescrire nos devoirs envers l'empereur. Vous lui avez donné votre bénédiction; vous nous l'avez présenté comme notre seigneur, ayant droit à notre obéissance. Souvenez-vous des paroles que vous lui avez adressées ce jour-là : « Celui qui te bénira, « qu'il soit béni! celui qui te maudira, que sa malédiction retombe tout entière sur lui-même! » Pour l'amour de Dieu, rappelez-vous ces paroles, si toutefois l'honneur de l'Église vous tient à cœur ¹. »

1. *Hër bābest, ich mac wol genesen...*

« C'est Dieu qui fait les rois, dites-vous : je le veux bien ; mais l'enseignement des prêtres nous surprend nous autres laïques. Hier ils nous commandaient une chose, aujourd'hui ils nous en commandent une autre. Que, pour l'amour de Dieu et pour leur propre honneur, ils nous disent quel jour ils nous ont trompés ! Est-ce la première ou la seconde parole qu'il faut que nous croyions ? Car l'une ou l'autre est sûrement un mensonge. Deux langues ne se trouvent point dans une même bouche ¹. »

L'empereur Otton n'avait pas l'énergie nécessaire pour faire respecter sa couronne. Sa défaite à Bouvines le déconsidéra. Déjà le pape lui opposait un brillant compétiteur, Frédéric II, qui vivait à Palerme, au milieu d'une cour de poètes, italiens, provençaux, allemands, en attendant qu'il s'occupât des affaires de l'empire. C'est de ce temps, où le véritable empereur était en Italie et où l'état provisoire durait en Allemagne, que datent les plus vives attaques de Walther contre la papauté.

« Enfin, s'écrie-t-il, voilà le siège de Rome dignement occupé ! Le magicien Gerbert ² est dépassé par le pape actuel. Celui-là ne perdit que son âme, celui-ci perd la chrétienté avec lui. Que toutes les voix s'élèvent pour crier vers le ciel, afin que Dieu cesse de dormir ! Son œuvre est détruite, et sa

1. *Got gît ze kûnege swen er wil...*

2. Le pape Silvestre II, un des hommes les plus savants du moyen âge, et dont une légende faisait un magicien.

parole faussée. Son trésorier dérobe le trésor ; son médiateur est un oppresseur ; son berger est le chef des loups ¹ ! »

Frédéric II, poète lui-même, devait apprécier un poète. Son avènement prépara un sort meilleur au pauvre *minnesinger*. Frédéric fut couronné en 1215 : cette même année, Walther lui adressa une humble requête. Il était las de quêter son pain ; il voulait enfin donner l'hospitalité à son tour. Il sollicita de l'empereur un domaine :

« Préfet de Rome, roi d'Apulie, voyez, de grâce, comme, avec les richesses de ma poésie, je reste pauvre ! Je voudrais bien, si c'était possible, me chauffer à mon propre foyer. Ah ! comme je chanterais alors les oiseaux ; et les champs et les fleurs, comme je les célébrerais avec une ardeur nouvelle ! et la belle qui voudrait me sourire, comme je ferais fleurir sur sa joue les lis et les roses ! Maintenant, avant le jour, on me voit chevaucher sur les routes, et jamais je ne rentre dans ma demeure. Malheur à l'étranger ! malheur à lui ! Il faut être chez soi pour bien chanter le printemps. Songez à ma peine, gracieux seigneur, car vous avez vos peines aussi ². »

Comment résister à une sollicitation si touchante ? Walther obtint un petit fief. Le voilà son propre maître, et il s'écrie :

1. *Der stuol ze Rôme stât alrêst besetzt rehte....*

2. *Von Rôme voget. von Pülle küneec, lât iuch erbarmen...*

« J'ai mon fief, entendez-vous? j'ai mon fief! Je ne crains plus que l'hiver me morde les orteils. Il ne me faudra plus essuyer les refus des seigneurs. Le noble roi, le gracieux roi, m'a tiré du besoin. Désormais, je respirerai, l'été; je me chaufferai, l'hiver. Déjà mes voisins me trouvent meilleure façon. J'ai été trop longtemps, hélas! pauvre sans ma faute; et j'en devenais si méchant, que mon haleine était comme un poison. Le roi a purifié ma langue; il a purifié mon chant ¹. »

Cependant le revenu était modeste; la dîme en prenait une partie; il en restait assez pour vivre, mais non pour donner; et la suprême ambition de Walther, d'offrir l'hospitalité, n'était qu'à moitié satisfaite. On ne peut dire au juste en quoi consistait le fief; on sait seulement que le poète mourut à Wurzburg, et qu'il y avait dans cette ville une habitation qui portait le nom de Vogelweide : c'est de là sans doute que Walther tirait son titre de noblesse.

On a pu se convaincre, par ce qui précède, que Walther de la Vogelweide s'intéressait à tous les grands événements de son siècle. Mais il y avait un événement plus grand que tous les autres, et qui forme à lui seul une partie importante de l'histoire du moyen âge : c'était la croisade. Walther était partisan de la croisade, si du moins les papes eux-

1. *Ich hân mîn lēhen, al die werlt, ich hân mîn lēhen...*

mêmes la voulaient sans arrière-pensée. Mais il voyait avec déplaisir les envoyés de Rome prélever l'impôt sacré, car il craignait que l'argent destiné à entretenir la guerre sainte ne fût employé dans un but profane et ne servît à soudoyer des armées contre l'empire. Voici donc l'avertissement qu'il donne à ses compatriotes :

« Que le pape doit rire chrétiennement à Rome, en disant à ses Italiens (ce qu'il n'aurait même jamais dû penser) : — J'ai coiffé deux Allemands de la même couronne ¹. Ils vont, à eux deux, fatiguer l'empire ; ils vont tout brûler et détruire. En attendant, nos caisses s'emplissent. Les Allemands sont mes tributaires ; leurs biens sont à moi. La bonne monnaie allemande glisse dans le tronc italien. Messieurs, mangez de la volaille ! buvez de bons vins ! Les Allemands jeûnent pour vous ². »

Puis, il apostrophe le tronc où étaient recueillies les offrandes :

« Dites-moi, seigneur Tronc, le pape vous a-t-il donné mission de l'enrichir et de nous réduire à l'indigence ? Quand les caisses du Vatican seront pleines, il emploiera encore une fois la ruse qu'il a déjà employée. L'empire est dans le deuil, dira-t-il, jusqu'à ce que le Tronc, voyageant d'une cure à

1. Otton de Brunswick et Frédéric II, couronnés successivement par le pape Innocent III.

2. *Aht wie kristenltche der bâbest unser lachet...*

l'autre, soit rempli de nouveau. Je soupçonne que la moindre partie de notre argent est dépensée pour la Terre sainte; car la main des prêtres aime à garder ce qu'elle tient. Seigneur Tronc, vous êtes un mauvais ambassadeur : vous venez voir, ce me semble, combien nous sommes de sots en Allemagne ¹. »

Quant à la croisade même, Walther y applaudissait. C'était la pensée commune du temps, l'idéal naturel de la société chevaleresque. Prêtres et laïques y poussaient avec une égale ardeur : là-dessus, point de dissentiment possible. Walther, qui pour tout le reste se séparait des papes, insistait comme eux sur la nécessité de la croisade. Il engagea successivement les empereurs Otton IV et Frédéric II à prendre possession de la Terre sainte. Frédéric annonça plusieurs fois son départ; mais il ne se pressait point, se défiant sans doute des intentions du pape, et croyant sa présence nécessaire en Allemagne et en Italie. Un jour, il se mit en marche; mais il s'arrêta en Sicile, livra un combat aux Sarrasins, et en transporta vingt mille dans une forteresse, d'où il pouvait les diriger sur Rome. Une autre fois, il s'embarqua, mais revint après quelques jours : une tempête avait empêché la flotte d'avancer. Le pape s'impatienta et lança l'anathème. Enfin l'expédition se mit en mer. L'empereur entra à Jérusalem et posa lui-même la couronne sur sa tête excommuniée; mais il hâta son

1. *Sagt an, hér Stoc, hát iuch der bábest her gesendet...*

retour lorsqu'il apprit que Grégoire IX avait soulevé l'Italie contre lui, et il se porta contre les alliés du pape avec les Sarrasins de la Sicile, sur lesquels l'excommunication était sans effet. Walther avait encouragé Frédéric à persévérer dans l'entreprise, malgré l'anathème papal qui le déclarait indigne de porter la croix. Il partit avec lui : car, dans une pièce de vers, il parle de la Terre sainte en des termes qui ne permettent pas de douter qu'il n'y soit allé.

« C'est maintenant, dit-il, que je sens le bonheur de vivre; car mes yeux mortels ont vu le sol sans tache, la terre vers laquelle le monde entier dirige ses regards avec adoration. Mon vœu est enfin exaucé : je puis fouler les lieux où Dieu marcha sous forme humaine.

« Juifs, chrétiens, païens, revendiquent cette terre comme leur patrimoine. Que la sainte Trinité décide entre eux! C'est une lice où toutes les nations du monde viennent combattre; mais le droit est pour nous, et la victoire nous restera ¹. »

Les croisades, les luttes du sacerdoce et de l'empire, les rivalités féodales, tout le spectacle animé du moyen âge est contenu dans le mince recueil des œuvres de Walther. Nous n'avons considéré qu'une partie de ce recueil, celle qui se rapporte à la vie

1. *Nû abrest leb' ich mir werde...* Première et dernière strophe.

du poète et à l'histoire de son temps. Mais Walther n'aurait traité que les sujets habituels des *minnesinger*, qu'il mériterait encore une place à part; car il a donné aux sentiments une expression plus individuelle et plus vraie; il n'a dit que ce qu'il a vu et éprouvé. Dans plusieurs de ses poésies, il se met en scène et peint les hasards de sa vie errante. Voici quelques strophes, par exemple, où il s'exprime très délicatement sur les succès qu'un pauvre chanteur comme lui pouvait avoir dans la société galante où sa profession l'obligeait à vivre :

« Je me demande souvent ce qu'une femme peut trouver en moi pour chercher à me plaire. Quelle n'est pas son erreur! N'a-t-elle pas des yeux pour voir? Je ne suis certes pas le plus beau des hommes, je le dis sans mentir.

« Si quelqu'un l'a prévenue en ma faveur, qu'elle me regarde encore une fois! Elle s'abuse bien, si elle me prend pour beau. Qu'elle voie ma tête, et ma pauvre mine! Elle se fait illusion, qu'elle m'en croie!

« Elle trouvera facilement, sans sortir de son voisinage, cent hommes mieux faits que moi. Il est vrai que j'ai un peu d'art : c'est peut-être là ma valeur. J'ai quelque poésie; mais il y a tant de poètes! et il y en aura toujours davantage.

« Si à ses yeux l'art vaut la beauté, j'admire son bon sens. Dès lors, tout ce qu'elle m'accordera ne pourra que lui faire honneur.

« Je lui serai soumis; je ferai tout ce qu'elle exigera de moi. Elle me charmera sans peine, et je lui appartiendrai tout entier¹. »

Dans ces vers, la mélancolie se cache sous l'enjouement; mais voici une pièce où la vie aventureuse du chanteur chevaleresque se montre sous un jour plus sombre. Il revoit, après des années, son lieu natal. Il en était parti pauvre, mais jeune et plein d'espoir; il y revient, pauvre encore, et désenchanté :

« Hélas! où sont allées toutes mes années? Ai-je rêvé ou ai-je vécu? Ce que j'ai pris pour la réalité, était-ce bien réel? J'ai dormi depuis, et j'ai perdu le souvenir; aujourd'hui, je me réveille, et tout ce qui m'était familier m'est aussi étranger que la main gauche l'est à la main droite. Les hommes au milieu desquels j'ai passé mon enfance ne me connaissent plus, et je doute moi-même si je les connais encore. Ceux qui jouaient avec moi sont vieux et fatigués. Le champ est retourné; les arbres de la forêt sont abattus; le ruisseau seul coule encore, comme il coulait jadis. Je suis donc bien malheureux, puisque ceux qui me serraient la main me saluent à peine? Je ne vois que tristesse partout, et je ne puis que gémir, quand je pense aux jours dorés d'autrefois, qui ont laissé moins de trace qu'une pierre sur l'eau². »

1. *Mich nimt iemer wunder waz ein wtp...*

2. *Owê war sint verswunden alliu mtniu jâr...*

Walther de la Vogelweide est, par sa vie et par ses œuvres, le type complet du poète féodal. Tel il apparaissait déjà à ses contemporains. La légende populaire nous le montre exerçant son art auprès du landgrave Hermann de Thuringe, un des plus brillants chevaliers de son temps, un des plus zélés protecteurs des lettres. Le tableau que Walther lui-même fait de la cour du landgrave, de cette procession continue de chevaliers, de dames et d'écuyers, au milieu desquels la voix du poète se perdait, ce tableau qui se renouvelait chaque jour restait profondément gravé dans les mémoires. Longtemps après la mort du gracieux seigneur, on parlait encore des fêtes hospitalières du château de la Wartbourg. On avait oublié les noms des chevaliers et des dames qui avaient passé sous la grande porte; mais on citait encore les chanteurs. Une légende se forma, où les principaux d'entre eux furent conviés à une lutte poétique. Le vaincu, dit la légende, devait périr de la main du bourreau. Walther de la Vogelweide entra d'abord en lice avec Henri d'Ofterdingen, un chanteur thuringien, est-il dit, inconnu du reste. Walther fit l'éloge du landgrave; son adversaire célébra le duc Léopold d'Autriche; Walther fut déclaré vainqueur. Mais Ofterdingen demanda un sursis et alla jusqu'en Hongrie appeler un magicien à son secours. C'était Klingsor; Wolfram d'Eschenbach accepta la lutte contre lui. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'improviser l'éloge d'un prince; Klingsor posa des énigmes, plus compliquées que

celle du sphinx; mais la sagesse de Wolfram les résolut heureusement. Ici, le manuscrit est interrompu. On aime à croire que la cruelle sentence ne fut point exécutée et que tous les chanteurs s'en retournèrent comblés de présents ¹.

Le poème anonyme où cette légende est renfermée date de la fin du XIII^e siècle. Des poètes connus de la première et de la seconde moitié du siècle s'y trouvent mêlés à des personnages sans doute fabuleux. La légende elle-même n'est qu'une peinture animée de la vie littéraire au XIII^e siècle, où Walther de la Vogelweide joue un rôle des plus considérables.

1. Von der Hagen, *Minnesinger*, tome II. — Édition nouvelle, avec traduction en allemand moderne, par Simrock; Stuttgart, 1858.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES



CHAPITRE PREMIER

LA POÉSIE HÉROÏQUE

Division : Poésie héroïque, Poésie chevaleresque, Poésie bourgeoise. — Caractère de la poésie héroïque. Types de chanteurs : Volker dans le poème des *Nibelungen*, Horant dans le poème de *Kudrun*..... 1

CHAPITRE II

LA LÉGENDE DE THÉODORIC

Les Huns commencent l'invasion. Les Visigoths en Orient. Ulfilas. — Les Ostrogoths en Italie. Caractère de Théodoric. Formation de sa légende. Le poème de la *Bataille de Ravenne*. — Le *Chant de Hildebrant*. Derniers développements de la légende de Théodoric..... 21

CHAPITRE III

LA LÉGENDE D'ATTILA

Conquête de l'Europe centrale par les Huns. Expédition d'Attila en Gaule. Influence de ces événements sur la poésie héroïque des Germains. Le poème de *Walther et Hildegonde*..... 41

CHAPITRE IV

LA LÉGENDE D'ATTILA (SUITE)

Caractère historique d'Attila. Division de sa légende. — La légende latine. Le Fléau de Dieu. — La légende germanique. Attila dans le poème des *Nibelungen* et dans le *Livre des héros*. Sa cour. Sa religion. Légendes sur sa mort..... 59

CHAPITRE V

LA LÉGENDE DE SIFRIT

- Caractère de Sifrit. Ses premières aventures; la conquête du trésor des Nibelungen. — Éléments mythiques de la légende de Sifrit. L'héroïne scandinave Sigurdrida et la *Belle au bois dormant*. Le poème de *Sifrit corné*. Passage du mythe au chant héroïque, et du chant héroïque au conte populaire..... 77

CHAPITRE VI

LA LÉGENDE DE SIFRIT (SUITE)

- Le trésor dans le poème des *Nibelungen*. — Analyse du poème; ses formes principales..... 95

CHAPITRE VII

LES LÉGENDES DE LA MER

- Un dernier mot sur les *Nibelungen*: le poème de la *Plainte*. Légende sur la composition des *Nibelungen*; l'évêque Pilgrim de Passau. — Les légendes de la mer. Les Germains de la mer du Nord: mœurs et croyances. Le poème de *Kudrun*: les deux premières parties..... 115

CHAPITRE VIII

LES LÉGENDES DE LA MER (SUITE)

- Le poème de *Kudrun*: troisième partie. Légende de la Montagne aimantée. Message porté par un oiseau de mer. Influence du christianisme sur la poésie héroïque des Germains..... 136

CHAPITRE IX

FIN DE LA POÉSIE HÉROÏQUE

- Influence de la culture générale sur le développement de la poésie héroïque; rédactions et manuscrits. Chants recueillis par Charlemagne. — Activité littéraire du treizième siècle. Changement des mœurs et des idées; la chevalerie dans la littérature. Comparaison entre la poésie héroïque et la poésie chevaleresque. — Dernières ramifications. Le *Jardin des Roses*. Jugement général..... 155

CHAPITRE X

ORIGINE DE LA POÉSIE CHEVALERESQUE

Universalité de la littérature chevaleresque; rôle prépondérant de la France; sujets celtiques. — Les tribus celtiques du pays de Galles; leurs luttes contre les Anglo-Saxons; leurs rapports avec les Bretons et avec les Normands. — Formation de leurs légendes nationales. La chronique de Geofroy de Monmouth. Pourquoi la tradition nationale des Celtes n'a pas produit d'épopée. — Les contes publiés par Charlotte Guest. Les romans et les poèmes de la Table ronde. La poésie chevaleresque en Allemagne..... 174

CHAPITRE XI

LA CHANSON DE ROLAND ET LE CURÉ CONRAD

Traditions héroïques de la France. Guerres contre les Sarrasins d'Espagne. Le combat de Roncevaux, dans l'histoire et dans la poésie. La *Chanson de Roland*; son caractère épique. La traduction allemande du curé Conrad..... 196

CHAPITRE XII

LA LÉGENDE D'ALEXANDRE ET LE CURÉ LAMPRECHT

Le curé Lamprecht et son modèle français. Caractère historique d'Alexandre. Formation de sa légende. Le *Pseudo-Callisthène*. La légende d'Alexandre dans l'Occident. Le poème du curé Lamprecht..... 217

CHAPITRE XIII

HENRI DE VELDEKE ET HARTMANN D'AUE

Autres sujets antiques. La *Guerre de Troie* de Herbolt de Fritzlar. — Henri de Veldeke; direction nouvelle qu'il imprime à la poésie allemande. Ses chants lyriques et son *Énéide*. — Hartmann d'Aue. Ses poèmes d'*Erec* et d'*Ivain*. Caractère chevaleresque de sa poésie. Le poème du *Pauvre Henri*..... 236

CHAPITRE XIV

WOLFRAM D'ESCHENBACH ET LA LÉGENDE DU SAINT GRAAL

Le poème de *Parcival*; son caractère chevaleresque et religieux. La légende galloise de Pérédur; la légende ecclésiast-

tique du Saint Graal; leur réunion dans le *Parcival*. Le château de Montsalvat et les rois du Graal. Jugement sur Wolfram d'Eschenbach..... 258

CHAPITRE XV

GOTFRIT DE STRASBOURG

La légende de Tristan. L'ancien poème d'Eilhart d'Oberg. Le trouvère Thomas de Bretagne et ses imitateurs. Le *Tristan* de Gotfrit de Strasbourg, complété par les fragments de Thomas. Les continuateurs de Gotfrit de Strasbourg.. 280

CHAPITRE XVI

WALTHER DE LA VOGELWEIDE

Le groupe lyrique des *minnesinger*. Chanteurs ambulants et chevaliers poètes. Collections manuscrites. — Poètes de la fin du douzième siècle; Ditmar d'Ast et Frédéric de Hausen. La poésie *courtoise* de Reimar le Vieux. — Walther de la Vogelweide. Intérêt historique de ses poésies. Son séjour à la cour d'Autriche. Ses relations avec les empereurs et en particulier avec Frédéric II. Ses satires contre la papauté. Sa croisade. Ses poésies élégiaques. — Walther dans la légende populaire. La *Lutte des chanteurs à la Wartbourg*..... 300

CHAPITRE XVII

ULRIC DE LICHTENSTEIN

Poètes lyriques. Le juif Süsskind; son peu de succès et ses plaintes. Nithart et ses pastorales comiques. — Ulric de Lichtenstein. Essai de réaliser l'idéal chevaleresque. Le *Service des dames*. Contraste avec la situation politique de l'Allemagne. Fin de la chevalerie..... 326

CHAPITRE XVIII

LES LÉGENDES PIEUSES

Position du clergé vis-à-vis de la littérature profane. Poèmes sacrés opposés aux poèmes héroïques et chevaleresques. — La *Chanson d'Annon*; aperçus historiques qu'elle renferme. — La *Chronique des Empereurs*. — Histoires édifiantes composées par des poètes chevaleresques. La légende du pape Grégoire, de Hartmann d'Aue. Conrad de Wurzburg; la

Récompense du monde; la Forge d'or. — La légende de Tannhæuser; le poète, condamné par l'Église, amnistié par le peuple..... 349

CHAPITRE XIX

LA POÉSIE BOURGEOISE

Transformation de la poésie des *minnesinger*. Réaction contre la chevalerie. — Le poète Freidank; ses idées sur la religion, sur la papauté, sur l'empire. — Le *Coursier* de Hugo de Trimberg. Les fables de Stricker et de Boner. — Poètes lyriques : Reimar de Zweter; Frauenlob. Les maîtres chanteurs. Regenbogen. Pressentiments de la Réforme.... 376

CHAPITRE XX

LES POÈMES DE RENART

Dernier écho de la poésie chevaleresque; maître Jean Hadlaub. — La poésie dramatique. Les *Jeux de carnaval*; la comédie du xv^e siècle; Jean Rosenblüt. Le drame religieux; les *Jeux de la Passion*; la *Plainte de Marie*. Infériorité de la littérature dramatique du moyen âge. — La *légende des bêtes*; son origine; sa formation; ses personnages. Naïveté des premiers récits; le *Reinhart* de Henri le *Glichesære*. Le *Reineke Vos*; son caractère satirique..... 403

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

